

## SIXIÈME HOMÉLIE

Qu'il est utile de respecter les magistrats; récit de ce qu'éprouvèrent en route ceux qui portaient à l'empereur la nouvelle de la sédition; celui qui souffre des malheurs immérités et rend grâces à Dieu, dont la volonté permet ces épreuves, est égal à celui qui les supporte pour Dieu; exemple des trois enfants dans la fournaise; qu'il faut s'abstenir des jurements.

1. Nous avons consacré bien des jours à consoler votre charité; mais nous ne croyons pas pour cela devoir abandonner cette matière : tant que subsistera la plaie de votre tristesse, nous y appliquerons le remède de nos consolations. Si les médecins soignent les blessures du corps jusqu'à ce que la douleur ait disparu, ne devons-nous pas, à plus forte raison, agir ainsi par rapport aux souffrances de l'âme ? La plaie de l'âme, c'est la tristesse; ne nous laissons pas de la soulager par de douces paroles. L'eau chaude n'agit pas avec autant d'efficacité sur les tumeurs dont le corps est affecté, que de consolantes paroles sur les cuisants chagrins qui torturent le cœur. Au lieu de l'éponge que les médecins emploient, c'est de notre langue que nous ferons usage; au lieu du feu matériel qui réchauffe l'eau, nous aurons à notre service le feu de l'Esprit saint. Tel est le devoir que j'accomplis aujourd'hui. Si nous ne vous prodiguons pas nos consolations, où puiserez-vous un soulagement réel à vos maux ? Les juges vous frappent d'épouvante; c'est aux prêtres à vous consoler. Les magistrats ébranlent votre courage; à l'Eglise de le raffermir.

Vous en voyez un exemple chez les enfants : leurs maîtres les menacent, les châtient et les renvoient tout en larmes à leurs mères; celles-ci les reçoivent sur leur cœur, les embrassent, essuient leurs larmes à force de baisers, adoucissent leur âme aigrie et tâchent de les réconcilier avec la sévérité des maîtres. De même, lorsque vos maîtres temporels vous ont jetés dans la crainte et l'anxiété, l'Eglise, notre commune mère, vous ouvre son cœur, vous tend des mains caressantes, verse tous les jours un baume sur vos blessures, et ne cesse de vous persuader qu'il est utile pour vous de ressentir les frayeurs que les magistrats vous inspirent, et non moins utile cependant de goûter ici les consolations qui vous y sont prodiguées.

La crainte ne nous permet pas de tomber dans la léthargie; la consolation nous empêche de succomber à la tristesse : et Dieu se sert de l'une aussi bien que de l'autre pour procurer notre salut. Il a lui-même armé les magistrats pour contenir les méchants par la crainte; lui-même a posé la main sur les prêtres pour consoler les affligés : et ces deux choses, il nous les montre également par l'Ecriture et par l'expérience. Si, malgré la présence des magistrats et tandis que les soldats étaient là sous les armes, un petit nombre d'hommes perdus et d'étrangers a pu dans sa fureur allumer au milieu de nous un si grand incendie, provoquer en quelques instants une si forte tempête, nous exposer tous au plus terrible naufrage, supposez qu'ils n'eussent pas eu de pouvoir à redouter, à quels excès ces frénétiques n'en seraient-ils pas venus ? N'auraient-ils pas renversé notre ville de fond en comble ? et, dans ce bouleversement universel, auraient-ils même épargné notre vie ? Otez, en effet, les tribunaux, et tout l'ordre de notre existence est remis en question. Et de même que si vous enlevez le pilote au vaisseau, le naufrage est inévitable; si vous privez l'armée de son général, vous la livrez sans défense aux ennemis; de même, si vous enlevez à la cité ses magistrats, notre vie tombe au-dessous de celle des animaux sauvages : les hommes se déchirent et se dévorent entre eux, le pauvre devient la proie du riche, le faible celle du fort, la mansuétude succombe à la violence.

Rien de tel n'existe aujourd'hui, grâce à Dieu. Ceux qui vivent selon la religion n'ont pas besoin que les magistrats les corrigent. «Ce n'est pas pour le juste, est-il écrit, que la loi est établie.» (I Tim 1,9) Mais ceux qui ne visent qu'au désordre, s'ils n'avaient pas toujours devant les yeux le glaive de la loi, quelles calamités n'auraient-ils pas déchainées sur notre ville ? C'est parce que le même Paul savait toutes ces choses, qu'il disait : «Il n'est pas de puissance qui ne vienne de Dieu, aussi toutes les puissances qui existent rentrent-elles dans le plan divin.» (Rom 13,1) Ce que font dans une maison les pièces de bois fortement liées entre elles, les magistrats le font dans la cité : détruisez la charpente qui les unit, et les murs crouleront d'eux-mêmes; chassez du monde les magistrats qui le gouvernent et la salutaire frayeur qu'ils inspirent, et les familles, les cités, les nations ne tarderont pas à se dissoudre, du moment qu'il n'y aura personne qui les retienne dans l'obéissance et le devoir, en faisant peser sur elles la crainte du châtement. Que cette crainte des puissances établies ne nous soit donc pas, mes bien-aimés, un sujet de tristesse et de plainte; mais rendons plutôt grâces à Dieu de ce qu'elle a servi à dissiper notre langueur, à ranimer notre zèle. Quel dommage est résulté pour nous, je vous le demande, de cette vigilance et de cette sévérité ? Serait-ce que nous

## SIXIÈME HOMÉLIE

soyons devenus plus modestes et plus doux, moins dissipés et moins apathiques ? que nous ne rencontrions plus personne dans un état d'ivresse et chantant des vers licencieux ? Serait-ce que nos pieux exercices ne soient plus interrompus, aussi bien que nos larmes et nos prières ? que les folles joies, les paroles lascives, les arts corrupteurs aient disparu du milieu de nous ? que notre ville, enfin, retrace maintenant l'image d'une femme pleine de noblesse et de modestie ? Est-ce pour cela que vous gémissiez : Ne devriez-vous pas vous réjouir, au contraire, et bénir le Seigneur de ce qu'il a guéri par le sentiment de la crainte, dans si peu de jours, une si profonde mollesse ?

Nous n'en disconvenons pas, me direz-vous peut-être; mais, puisque la crainte seule du danger a produit de si grands avantages, fallait-il que nous fussions encore chaque jour à la veille de voir nos craintes se réaliser et les derniers malheurs fondre sur nos têtes ? – Rassurez-vous; Paul vous console quand il dit : «Dieu est fidèle, il ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces; il proportionnera le secours à la tentation, afin que vous puissiez résister. Il a dit lui-même : Je ne te repousserai pas, je ne t'abandonnerai pas.» (I Cor 10,13) S'il avait voulu nous châtier par des maux réels, il ne nous aurait pas si longtemps laissés dans la frayeur; s'il eût dû nous frapper de ses vengeances, la peur était superflue, inutiles étaient les menaces. Et voilà que nous avons supporté une vie mille fois plus terrible que la mort elle-même : tant de jours se sont écoulés dans des appréhensions et des anxiétés permanentes, redoutant jusqu'à notre ombre, arrachés au sommeil par de fréquentes secousses, nous avons en quelque sorte subi le supplice de Caïn : Dieu lui-même eût-il été l'objet de nos outrages, qu'il serait maintenant apaisé par la grandeur de la peine. Et si cette peine n'est pas complètement en rapport avec le péché, elle suffit du moins à la divine clémence.

2. Ce n'est pas le seul motif de confiance que nous ayons; nous en avons beaucoup d'autres; Dieu nous a donné des gages précieux de son amour, voulant ainsi relever nos espérances. Le premier de tous, c'est que les messagers chargés d'aller porter la fatale nouvelle de la sédition, après s'être éloignés de notre ville avec la rapidité des oiseaux, et pensant être arrivés depuis longtemps au camp impérial, sont encore arrêtés au milieu de leur route : les empêchements et les obstacles se sont multipliés sous leurs pas; obligés de renvoyer leurs chevaux, ils ne font plus avancer leurs chars qu'avec peine, de telle sorte qu'ils ne parviendront que bien tard à leur destination. Quand, par l'inspiration divine, notre pasteur, notre père commun eut pris la résolution de nous quitter pour aller accomplir cette périlleuse ambassade, il ne tarda pas à les atteindre, puis à les dépasser, de peur qu'en allumant d'avance la colère de l'empereur, ils ne rendissent ses efforts inutiles et son intervention impuissante pour éteindre l'incendie. Or, que de semblables retards n'aient pas été suscités sans un acte de la volonté de Dieu, voici qui ne permet pas d'en douter : Les hommes qui font de tels voyages, n'en sont distraits par aucun autre objet, ils ont, pour arriver plus vite au but, des chevaux à leur service; mais cette fois les moyens ont été changés en obstacles, et l'on a vu se produire ici le contraire de ce que Jonas avait éprouvé.

Le Prophète ne veut pas marcher, Dieu le pousse : ceux-ci voudraient avoir parcouru la route, Dieu ne le permet pas. Chose étonnante et nouvelle ! Le premier refusait d'aller annoncer la ruine, et le Seigneur l'excitait malgré lui : les seconds n'ont rien de plus pressé que de porter la même nouvelle, et ce même Dieu les arrête sur le chemin. Pourquoi ce contraste ? C'est que la célérité serait maintenant une cause de ruine, et qu'elle était alors une cause de salut. Aussi Dieu se sert-il tantôt d'une baleine pour hâter le voyage, tantôt de chevaux pour l'interrompre. Ne voyez-vous pas éclater partout la sagesse divine ? Les moyens que les hommes emploient pour arriver à leur but, elle en fait des obstacles pour les en éloigner. Celui-là compte se dérober à sa mission sur les ailes d'un navire, et le navire lui devient un lien qui l'empêche de fuir; ceux-ci prennent des chevaux pour se rendre plus vite auprès de l'empereur, et les chevaux les arrêtent dans leur course. Mais ni les chevaux ni le navire ne sont rien; je ne vois ici que l'admirable économie de la Providence, qui soumet et dirige tout à ses fins. Et remarquez la manière dont cette Providence agit, comment elle a répandu tour à tour la terreur et la consolation. Le jour même où les désordres sont commis, elle permet que les messagers partent sans retard pour aller tout annoncer au prince, et ce départ immédiat nous jette dans l'épouvante; mais après qu'ils sont partis et qu'ils ont deux ou trois journées de marche, quand nous regardons comme inutile que notre évêque parte à son tour puisqu'ils ont une telle avance, elle dissipe notre frayeur et relève notre courage, en les mettant dans l'impossibilité de continuer leur voyage, ainsi que je l'ai dit; des hommes revenant de ce pays vers notre ville, nous ont rapporté leurs embarras et leurs peines : Dieu le

## SIXIÈME HOMÉLIE

permettait pour nous laisser respirer un peu; ainsi s'est allégé de beaucoup le poids de nos angoisses.

En apprenant ces choses, nous avons adoré Celui qui en est l'auteur, qui veille sur tous nos intérêts avec plus de sollicitude que ne le ferait le plus tendre des pères. Pour arrêter ces funestes messagers, il a fait intervenir sa force invisible, et il ne s'est pas contenté de leur dire simplement : Pourquoi cette précipitation ? Pourquoi vous hâter ainsi de ruiner cette grande ville ? Est-ce une bonne nouvelle que vous apporterez à l'empereur ? Demeurez-là jusqu'à ce que mon serviteur soit passé devant vous et qu'il ait appliqué par anticipation le remède au mal que vous allez causer. – Or, si nous avons été l'objet d'une telle providence, dès le commencement de nos malheurs, quand s'est déclaré cet ulcère, qu'en sera-t-il après notre conversion et notre pénitence, après de si vives terreurs, après tant de larmes et de prières ? Quel plus grand allègement n'éprouverons-nous pas ? Il était convenable que Jonas fût ramené et poussé sur son chemin, puisqu'il allait appeler les hommes à la pénitence; pour vous, dont la pénitence et la conversion sont déjà manifestes, vous avez plutôt besoin de paroles consolantes que de menaçantes prophéties. Pourquoi le Seigneur a-t-il excité notre saint évêque, notre père commun, à faire ce long voyage, lorsque tant de motifs devaient l'en détourner ? Certes, si ce Dieu de miséricorde n'avait résolu de nous sauver, il n'eût pas inspiré de telles pensées à son ministre; mais au contraire, il les aurait étouffées dans son cœur.

3. J'ai à vous présenter une troisième considération qui est bien capable de relever votre confiance : c'est l'approche de cette grande solennité, que les infidèles eux-mêmes révèrent presque tous, à laquelle notre religieux empereur a rendu de plus éclatants hommages que tous ses prédécesseurs, les plus célèbres même par leur piété. A pareil jour, adressant une lettre au peuple pour lui recommander la sainteté de cette fête, il ordonna de mettre en liberté la plupart de ceux qui étaient détenus dans les prisons. Notre pasteur s'armera de cette lettre en paraissant devant le prince : il la placera sous ses yeux, lui rappellera ses propres décisions, et lui dira : A vous de vous exhorter vous-même, souvenez-vous de vous-même, c'est en vous-même que vous trouverez l'exemple de la bonté. Vous n'avez pas voulu frapper des coupables, et vous consentiriez à frapper des innocents ? Par respect pour la solennité pascale, vous avez fait grâce à des hommes convaincus et condamnés; et pendant ces mêmes jours de fête, vous livreriez à la mort des hommes qui n'ont rien commis ni rien tenté ! Non, prince, il n'en sera pas ainsi. Dans cette lettre adressée à toutes les cités de l'empire, vous disiez : Que ne m'est-il aussi donné de ressusciter les morts ? – Eh bien, c'est une telle clémence que nous implorons aujourd'hui; nous avons maintenant besoin de cette parole.

Il est moins beau pour les rois de vaincre leurs ennemis que de vaincre leur propre cœur et leur colère : d'un côté, l'honneur de la victoire n'est obtenu qu'à l'aide des armes et des soldats; de l'autre, le trophée n'appartient qu'à vous seul, et nul ne partage la gloire qui vous est acquise par la philosophie. Vous avez repoussé les attaques des barbares; triomphez de votre royal courroux : que tous les infidèles apprennent qu'il n'est pas de puissance dont la crainte du Seigneur Jésus ne vienne à bout. Glorifiez votre divin Maître en pardonnant à ses autres serviteurs, afin qu'il vous glorifie lui-même, afin qu'au jour du jugement, se souvenant de votre clémence, il vous regarde d'un œil bienveillant et miséricordieux. – Voilà ce que dira notre saint évêque; il dira bien plus encore, et c'est ainsi qu'il nous délivrera de la vengeance impériale;

Or ce n'est pas seulement à toucher le cœur du prince, que contribuera notre jeûne actuel, mais de plus à nous faire généreusement accepter nos épreuves; car de quelles consolations les exercices de ce temps ne sont-ils pas la source ? Nous réunir, en effet, tous les jours, nous nourrir ensemble des saintes Ecritures, nous voir, confondre nos larmes et nos prières; et puis, après avoir reçu la même bénédiction, rentrer dans nos demeures, n'est-ce pas un grand soulagement à nos douleurs ? Ne nous laissons donc pas abattre, ne nous abandonnons pas nous-mêmes en succombant à nos anxiétés, mais espérons plutôt avec constance des jours meilleurs, appliquons notre esprit à la parole sainte; je veux encore aujourd'hui vous parler du mépris de la mort. Je vous disais hier que nous la craignons, non parce qu'elle est à craindre, mais bien parce que l'amour du royaume céleste n'enflamme pas nos cœurs et que la pensée de l'enfer ne remplit pas notre âme; de plus, nous craignons la mort parce que notre conscience n'est pas tranquille. Voulez-vous que je vous signale un quatrième motif de cette pénible inquiétude, non moins vrai que les précédents ? Nous ne vivons pas dans cette austérité de mœurs qui convient à des chrétiens; nous menons un genre de vie commode, relâché, voluptueux : et c'est pour cela sans doute que nous sommes si vivement attachés aux choses présentes.

## SIXIÈME HOMÉLIE

Certes, si nous passions le temps dans les jeûnes et les veilles, retranchant sévèrement tous les plaisirs de la table, réprimant nos appétits désordonnés, imposant un frein à nos passions, supportant avec courage les sueurs de la vertu, châtiant notre corps, à l'exemple de l'Apôtre, et le réduisant en servitude, n'accordant pas à la chair ce qu'elle désire, marchant toujours dans la voie étroite et rocailleuse, nous soupirerions aussitôt après les biens à venir, nous rappellerions de tous nos vœux la fin de nos labeurs terrestres. De même que l'athlète qui combat dans l'arène aspire à la quitter pour être désormais à l'abri des blessures, et voit avec bonheur le moment où les spectateurs se lèvent et mettent un terme à son rude labeur; ainsi l'homme dont la vie s'écoule dans les fatigues et les combats de la vertu, est impatient d'atteindre au bout de la carrière, pour échapper à la douleur et posséder les couronnes qui lui sont réservées : il vogue vers le port, il se hâte d'arriver à cet heureux asile où le naufrage ne sera plus à redouter. Si Dieu nous a fait dans ce monde une vie naturellement laborieuse et pénible, c'est afin que le sentiment des maux actuels nous excite à désirer les biens de la vie future. Quoique nous soyons environnés ici-bas d'innombrables sujets de tristesse et de crainte, de périls et de soucis, volontiers cependant nous habitons la terre; dès lors, si rien de tout cela n'eût été, si notre vie tout entière était exempte d'ennuis et de souffrances, nous prendrions-nous jamais à désirer les biens à venir ?

4. Telle fut la conduite du Seigneur à l'égard des Israélites. Voulant leur inspirer le désir de retourner dans leur patrie et la haine de l'Egypte, il permit qu'ils fussent soumis à pétrir l'argile, à délayer la boue, afin que, succombant sous le poids de leurs travaux et de leurs peines, ils eussent la pensée de recourir à Dieu et de lui demander leur délivrance. Si la grandeur des maux qu'ils avaient soufferts ne les empêcha pas, après qu'ils eurent quitté cette terre étrangère, d'en rappeler le souvenir, de regretter la servitude, de se montrer disposés à recevoir de nouveau le joug accablant de leurs anciens maîtres, auraient-ils jamais eu le courage de s'en séparer, en supposant qu'ils n'eussent pas éprouvé de leur part des traitements aussi barbares ? N'aimons donc pas plus qu'il ne faut la vie présente. De quelle utilité nous serait un amour excessif ? Quel avantage en retirerions-nous ? Voulez-vous savoir pourquoi la vie présente est un bien ? C'est que nous pouvons en faire la vie future; elle est le temps du combat, la lice où nous devons gagner des couronnes immortelles : si tel ne devait pas en être le résultat, la vie serait mille fois pire que la mort. Si nous ne vivons pas pour plaire à Dieu, mieux vaut mourir. Qu'est tout le reste ? Que cherchons-nous de plus ? N'est-ce pas toujours le même soleil que nous voyons ? et la même lune, le même hiver et le même été ? Nos occupations ne reviennent-elles pas constamment les mêmes ? «Qu'est-ce qui fut hier ? pas autre chose que ce qui sera demain. Que s'est-il passé sur la terre ? ce qui se passera de nouveau.» (Ec 1,9) Non, ne proclamons pas heureux ceux qui vivent, et ne pleurons pas sur les morts. Les hommes en état de péché, qu'ils vivent encore ou qu'ils soient déjà morts, sont seuls dignes de nos larmes; et les justes seuls, où qu'ils puissent être, tenons-les pour heureux. L'aspect d'une mort toute seule vous glace de peur et vous accable de tristesse, tandis que Paul, mourant chaque jour, bien loin de pleurer, tressaillait de bonheur et d'allégresse.

Si c'était encore pour Dieu que ma vie fût en danger, me direz-vous peut-être, je n'en aurais aucun souci. – Eh bien, quoi qu'il en soit, ne vous laissez pas abattre : celui qui souffre pour Dieu n'est pas le seul qui mérite des louanges; elles sont encore décernées à celui qui, souffrant une injustice quelconque, la supporte avec générosité et bénit Dieu qui la permet; l'un n'est pas supérieur à l'autre. Le bienheureux Job eut certes d'intolérables souffrances à subir de la part du démon, qui le persécutait sans cause avec une aveugle fureur; mais, comme sa résignation fut admirable, comme il adora la volonté divine dans tous ses revers, rien ne manque à sa couronne. Ne vous attristez pas à cause de la mort, qui vient de la nature; attristez-vous à cause du péché, dont vous êtes la cause. Si vous pleurez sur ceux qui meurent, pleurez aussi sur ceux qui naissent; des deux côtés vous apparaît également l'œuvre de la nature. Si quelqu'un vous menace de la mort, dites-lui : J'ai appris du Christ, mon maître, à ne pas craindre «ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent rien sur l'âme.» (Mt 10,28) Si c'est la confiscation de vos biens qu'on vous annonce, répondez : «Je suis sorti nu du sein de ma mère, j'y retournerai nu,» (Job 1,21) ou bien dites encore : «Nous n'avons rien apporté dans ce monde en y venant; il est manifeste que nous n'en pourrions rien emporter quand nous le quitterons.» (I Tim 6,7) Si ce n'est pas vous qui m'enlèverez mon patrimoine, c'est la mort qui me l'enlèvera. Si je ne suis pas exterminé par votre glaive, je le serai bientôt par la loi de la nature.

Ainsi donc, encore une fois, ne craignons aucune des choses qui nous arrivent naturellement, mais craignons celles qui proviennent de la mauvaise volonté, les seules qui

## SIXIÈME HOMÉLIE

nous exposent au châtement. Lorsque des accidents imprévus nous frappent, songeons que nous n'avons pas expié nos péchés dans les larmes de la pénitence ou que nous avons cessé de les pleurer. Songeons en outre que si nous avons à souffrir ici-bas quelque injustice, elle sert à l'expiation de nos péchés. Or c'est un grand bien d'expier ses péchés en ce monde, et non dans l'autre. C'est parce que le riche n'avait rien enduré de pénible dans la vie, qu'il était torturé après la mort; et pour que vous ne doutiez pas que telle ait été la raison pour laquelle tout soulagement lui fut refusé, écoutez ce que dit Abraham : «Mon fils, vous avez déjà reçu vos biens, et c'est pour cela que vous êtes maintenant dans les tortures.» (Luc 16,25) Que Lazare de son côté, soit en possession du bonheur, parce qu'il a souffert mille douleurs sur la terre en pratiquant la vertu, le saint patriarche s'en explique d'une manière non moins formelle. Après avoir dit au riche : «Vous avez reçu vos biens ...,» il ajoute : «Lazare, au contraire, n'a reçu que des maux; et c'est pour cela qu'il est maintenant dans la consolation.» De même que ceux dont la vie réunit le malheur et la vertu recevront du Seigneur une double récompense, de même ceux qui vivent dans le désordre et les délices recevront un double châtement.

Je ne veux pas faire leur procès aux fugitifs, car il est dit : «Ne jetez pas dans le trouble l'âme humiliée.» (Ec 4,3) Ce n'est pas un reproche non plus que j'entends leur adresser, car c'est plutôt la consolation qu'il faut au malade. Je n'ai d'autre désir que de les corriger quand je m'écrie : Ne cherchons pas notre salut dans la fuite; fuyons uniquement le péché, éloignons-nous de la voie mauvaise. Si nous évitons ce mal, serions-nous entourés de soldats sans nombre, nul ne pourra nous nuire; si nous ne l'évitons pas, nous élèverions-nous au sommet des plus hautes montagnes, là se trouveraient encore pour nous d'innombrables ennemis. C'est ici le cas de vous rappeler de nouveau les trois enfants de Babylone : Ils étaient renfermés dans la fournaise, sans rien éprouver de fâcheux, tandis que ceux qui étaient dehors et qui se tenaient autour, après les avoir jetés dans les flammes, furent tous consumés. Quoi de plus admirable ? Le feu brise les liens de ceux qu'il enveloppe; il dévore ceux qui n'étaient pas à sa portée. Apprenez par là que ce n'est pas la différence des lieux, mais bien celle des mœurs qui cause notre salut ou notre perte; c'est ce dont vous instruit le sort contraire des victimes et des bourreaux. Leurs corps étaient de même nature, mais non leurs sentiments, ni par suite leurs sensations. Le foin qui se trouve dans le voisinage d'un foyer prend feu rapidement; l'or qui se trouve au milieu n'en est que plus brillant.

5. Où sont maintenant ceux qui disent : Que l'empereur prenne tous nos biens, mais qu'il nous laisse la vie avec la liberté ? Qu'est-ce donc que d'avoir une vie libre ? Veulent-ils le savoir ? Ce n'est pas l'exemption du châtement qui la donne, mais bien la persévérance dans la justice. Les trois enfants étaient libres, au sein même de la fournaise; car ils s'étaient auparavant affranchis de la servitude du péché. Là est la vraie liberté; elle ne consiste pas, je l'ai dit, dans l'exemption du supplice ou dans l'éloignement de la souffrance. En entendant parler de la fournaise, souvenez-vous des torrents de feu qui couleront au jour de la vengeance. Comme on vit alors la flamme dévorer les uns et respecter les autres, on verra la même chose s'accomplir dans les flammes du dernier jugement : D'une part, le bois, le foin, la paille en seront la proie; de l'autre, l'or et l'argent y revêtiront une splendeur nouvelle. Tâchons de réunir cette matière précieuse, supportons avec générosité les peines de la vie, sachant qu'elles nous affranchiront des supplices à venir, si nous suivons la vraie philosophie. Elles nous rendront meilleurs, et, si nous déployons assez de vigilance, elles rendront meilleurs ceux-là même qui nous les suscitent, tant il y a de puissance dans cette philosophie.

C'est ce qu'éprouva le tyran de Babylone. Le changement opéré dans son cœur à la vue des jeunes Hébreux miraculeusement sauvés, se manifeste par ces paroles : «Serviteurs du Dieu très-haut, sortez et venez.» (Dan 3,93) N'est-ce pas vous-même, ô roi, qui disiez tout à l'heure : «Et quel est le Dieu qui pourra vous sauver de mes mains ?» (Ibid.,15) Que s'est-il donc passé ? D'où vient un tel changement ? Quand ils étaient hors de la fournaise, vous les regardiez déjà comme consumés, et quand vous les voyez debout au milieu des flammes, vous les appelez à vous. Quelle est la cause de ces nouvelles pensées ? Voyez quelle transformation dans ce roi : avant de mettre la main sur ses victimes, il blasphémait; après les avoir jetées dans le feu, il parla comme un sage. Si Dieu laissa s'accomplir ce que le tyran avait décrété, c'est pour montrer que nul ne saurait nuire à ceux dont il a pris la défense. Sa conduite à l'égard de Job, vous la voyez se renouveler ici. Il avait alors permis que le diable montrât toute sa puissance; c'est quand le tentateur eut épuisé toutes ses flèches, quand il ne lui resta plus une embûche à dresser, que le Seigneur tira son athlète de la lice, afin que la victoire de ce dernier fût éclatante et certaine. C'est ainsi qu'il agit encore envers les enfants des Hébreux : On veut renverser leur ville, Dieu le permet; les emmener captifs sur une terre étrangère, il ne

## SIXIÈME HOMÉLIE

l'empêche pas; les charger de liens, il y consent; les jeter dans les flammes, il n'y fait pas opposition; exciter ces flammes outre mesure, il ferme encore les yeux : puis, quand il ne reste plus rien à faire, quand les ressources de la tyrannie sont épuisées, c'est alors que Dieu manifeste sa puissance et la vertu des trois enfants.

Vous voyez donc pourquoi Dieu permit que la tribulation arrivât à son comble : il voulait que les persécuteurs eussent sous les yeux la sublime philosophie de leurs victimes et les admirables dispositions de sa providence. C'est aussi ce que le roi proclamait en disant : «*Serviteurs du Dieu très-haut, sortez et venez.*» Mais considérez, je vous prie, la grandeur et l'égalité d'âme de ces trois enfants : ils ne tâchent pas de sortir avant d'avoir entendu cette parole, pour qu'on ne puisse pas les accuser de craindre le feu; ils ne restent pas sourds à la voix qui les appelle, de peur de paraître présomptueux et opiniâtres. Maintenant que vous reconnaissez, semblent-ils dire, de qui nous sommes les serviteurs, maintenant que vous le reconnaissez lui-même pour le vrai Seigneur, nous sortons, et nous sommes en sortant, pour tous ceux qui sont présents à ce spectacle, les hérauts de la puissance divine. Ils ne sont pas les seuls; leur ennemi lui-même publie hautement, et par sa parole et par ses lettres, le courage inébranlable des vainqueurs et la puissance de celui qui préside la lice. Et de même qu'en proclamant au milieu de l'amphithéâtre le nom des athlètes victorieux, on proclame aussi le nom de leur patrie : Tel homme de telle cité; de même on proclame ici le nom de leur roi, au lieu de leur ville natale : «*Sidrach, Misach et Abdenago, serviteurs du Dieu tout-puissant, sortez, venez à moi.*»

Que s'est-il donc passé ? pourquoi les appelle-t-il serviteurs de Dieu ? Ne sont-ils pas vos serviteurs, ô prince ? – Sans doute, mais ils ont méconnu ma royauté, foulé aux pieds mon orgueilleuse puissance, et, par leurs actes, ils ont montré quel est leur vrai Seigneur. S'ils eussent été les serviteurs des hommes, le feu n'aurait pas redouté leur présence ! la flamme n'aurait pas reculé devant eux, car les créatures n'ont pas coutume d'obéir, ne rendent pas hommage aux serviteurs des hommes. C'est pour cela que le monarque dit encore : «*Béni soit le Dieu de Sidrach, de Misach et d'Abdenago !*» (Dan 3,95) Mais voyez comme il proclame leur premier rémunérateur : «*Béni soit Dieu qui a envoyé son ange et qui a délivré ses enfants !*» Voilà pour la puissance divine; dites maintenant la vertu des athlètes. «*C'est parce qu'ils ont eu confiance en Lui, qu'ils ont changé la parole royale et livré leur corps aux tourments, afin de ne pas servir des dieux étrangers.*» Que pourrait-on comparer à la force de la vertu ? D'abord, lorsque ces enfants eurent dit : «*Nous ne servirons pas vos dieux,*» le tyran se montre encore plus enflammé que la fournaise; puis, quand ils ont traduit leur parole en acte, non seulement il n'est plus irrité, mais il leur prodigue ses éloges et les plus vifs témoignages d'admiration, parce qu'ils ont refusé d'obéir à ses ordres.

Oui, la vertu est un si grand bien qu'elle fait de ses ennemis ses admirateurs et ses panégyristes. Les enfants ont combattu, remporté une victoire; et c'est le roi vaincu qui se répand en actions de grâces de ce qu'ils ont bravé l'aspect des flammes, de ce que leur espérance dans le Seigneur les a fortifiés; c'est sur leur autorité seule qu'il appelle Dieu le maître de l'univers, qu'il ne pose pas de bornes à son empire : ces trois enfants sont pour lui plus que le monde entier. Tous ces princes, tous ces rois, tous ces hommes puissants qui s'étaient montrés si dociles à ses ordres, il les oublie; et ces trois captifs, ces esclaves qui viennent de méconnaître son pouvoir, il les admire. Ce n'est pas par l'esprit de contention, c'est par l'amour et la pratique de la sagesse, qu'un tel prodige est opéré; ce n'est pas par l'arrogance, mais par la piété; ce n'est pas aux inspirations de l'orgueil, mais au feu d'un saint zèle que ces enfants obéissaient. C'est un grand bien que d'espérer en Dieu : un roi barbare le remarque lui-même, et c'est à ce sentiment qu'il attribue leur prompte et merveilleuse délivrance, puisqu'il dit : «*Car ils ont mis en Lui leur confiance.*»

6. En vous disant cela, je résume toutes les histoires où sont rapportées les épreuves et les angoisses des justes, les colères et les embûches des rois, afin que nous ne craignons rien en ce monde si ce n'est d'offenser Dieu. Ces jeunes gens avaient sous les yeux une fournaise ardente; et voilà qu'ils n'en tiennent aucun compte, ils ne redoutent que le péché : ils savent qu'au milieu même des flammes ils n'auront rien de grave à souffrir, et qu'en manquant à la religion ils encourent des maux extrêmes. En effet, pécher est un grand supplice, alors même qu'on ne serait pas autrement châtié; c'est, au contraire, un incomparable honneur, une paix profonde d'être vertueux, quand bien même on devrait en être puni par les plus cruelles souffrances. Et la raison, c'est que les péchés nous séparent de Dieu, selon sa propre parole : «*Ne sont-ce pas vos péchés qui s'élèvent comme un mur de séparation entre vous et moi ?*» (Is 59,2); tandis que les peines nous ramènent à Dieu, comme nous le voyons dans cette prière du Prophète : «*Donnez-nous la paix, puisque c'est de vous que sont venues toutes*

## SIXIÈME HOMÉLIE

nos épreuves.» (Ibid., 26,12) Un homme a une plaie; que doit-il craindre ? qu'elle s'envenime ou que le médecin tranche dans le vif ? le fer ou la gangrène. Le péché, c'est la plaie purulente; la peine, c'est le fer qui guérit.

De même donc qu'un homme dont le corps est infecté de mauvaises humeurs est dans un état de malaise, bien qu'il ne lui soit fait aucune blessure, et souffre même un mal d'autant plus grave qu'il n'est pas entamé par le fer; de même celui qui pêche a beau n'être pas puni, il n'en est pas moins le plus misérable des hommes, et sa misère s'accroît par l'absence même de tout châtement. Ceux dont le sang se décompose et qui se livrent néanmoins aux plaisirs de la table, buvant frais, mangeant des viandes délicates et savoureuses, ne peuvent qu'inspirer, alors surtout, une profonde pitié, puisqu'ils augmentent leur mal par leurs délices; s'ils étaient, au contraire, tourmentés par la faim et la soif, selon les prescriptions de la science, il leur resterait un espoir de salut. Cela s'applique également aux pécheurs : s'ils sont en butte à la souffrance, il leur est permis d'espérer; mais si, malgré leurs désordres, ils vivent librement au sein des voluptés, ils sont beaucoup plus à plaindre que ceux qui sont travaillés à la fois par la gourmandise et l'hydropisie, et d'autant plus que l'âme l'emporte sur le corps. Si vous voyez donc des hommes vivant dans les mêmes désordres, mais dont les uns souffrent continuellement la faim et toute sorte de maux, tandis que les autres sont plongés dans l'ivresse, les plaisirs, la bonne chère, proclamez heureux ceux dont la souffrance est le partage. De vives consolations brillent au sein de leurs douleurs; c'est avec une grande confiance que ceux-là vont paraître au redoutable tribunal du souverain Juge, parce qu'ils ont expié beaucoup de péchés dans les peines de la vie présente.

Mais j'en ai dit assez sur ce sujet; il est temps de passer à un autre et de vous exhorter encore à fuir les jurements, à détruire les excuses insipides et frivoles dont essaient de se couvrir ceux qui les profèrent. En effet, quand nous les interpellons là-dessus, ils nous opposent l'exemple qui leur en est donné par les autres; ils nous disent : Un tel et un tel ne jurent-ils pas ? Nous leur dirons à notre tour : Tel autre jure-t-il ? C'est la conduite des justes que Dieu met en regard de vos jurements. De quel secours sont les pécheurs pour ceux qui pêchent en marchant sur leurs traces ? Mais le spectacle de la vertu est la condamnation de l'iniquité. Nombreux étaient ceux qui ne donnèrent au Christ ni à manger ni à boire; mais ils ne furent d'aucune utilité les uns pour les autres. Les cinq vierges folles ne se prêtèrent pas un meilleur appui. En déviant de la ligne droite, ces dernières reçurent la même condamnation et le même châtement que les premiers. Affranchissons-nous donc de ces vaines excuses, et regardons, non ceux qui tombent, mais ceux qui marchent d'un pas ferme vers le but; emportons de ces jours de jeûne un précieux souvenir. Souvent quand nous avons acquis un riche vêtement, un habile esclave, un vase de prix, nous rappelons avec plaisir le temps de cette heureuse acquisition; on nous entend dire : C'est dans telle solennité que j'achetai cet esclave, à tel jour que je me procurai cet habit. De même, si nous conformons notre conduite à cette loi, nous dirons nous aussi : C'est pendant ce carême que j'ai quitté l'habitude de jurer. Jusque-là je m'en rendais coupable; mais une fois que j'eus entendu la parole sainte, je me corrigeai.

L'habitude, m'objecterez-vous, est chose bien difficile à réprimer. Je ne l'ignore pas; et c'est pour cela que je vous engage avec tant d'instance à contracter une habitude opposée, bonne et vertueuse celle-là, qui ne demeurera pas sans récompense. Puisque, de votre aveu, vous avez tant de peine à rompre une habitude, faites d'autant plus d'efforts pour en venir à bout; car vous savez d'une manière indubitable que si vous contractez l'habitude de ne pas jurer, vous n'aurez plus alors ni labeur ni peine. Quel est le plus difficile, s'abstenir de jurer, ou bien se priver tout le jour de nourriture, n'accorder qu'un peu de pain et d'eau à un corps qui se dessèche ? Assurément ceci est beaucoup plus pénible que cela. Et cependant l'habitude agit avec tant de force et de promptitude, que, lorsque les jours de jeûne sont arrivés, on aurait beau nous engager mille fois, nous contraindre même à goûter du vin ou toute autre chose défendue par la loi de l'abstinence, nous aimerions mieux tout souffrir que toucher à des aliments prohibés; et cela, malgré notre penchant naturel pour les plaisirs de la table. C'est l'habitude secondée par la conscience qui nous inspire cette énergie. Il en sera de même par rapport aux jurements : comme l'habitude triomphe maintenant de la plus violente coaction, elle vous rendra supérieurs alors à toutes les séductions de la parole et de l'exemple.

7. En rentrant donc dans vos maisons, dites cela à tous ceux qui les habitent. Au moment de quitter une prairie, il arrive souvent qu'on cueille une rose, une violette, ou quelque autre fleur et qu'on aime à la tenir dans la main; ou bien qu'en revenant d'un verger, on rapporte chez soi un rameau chargé de fruits; ou même qu'au sortir d'un festin splendide, on en prend les reliefs pour les distribuer à ses serviteurs : faites-en de même de l'exhortation

## SIXIÈME HOMÉLIE

qui vous est adressée, allez en faire part à votre femme, à vos enfants, à toute votre maison. Ni la prairie, ni le verger, ni la table ne peuvent être comparés à la parole évangélique : les roses qu'elle fournit ne se flétrissent jamais, ses fruits subsistent toujours et ses mets sont incorruptibles. Les biens matériels ne donnent qu'une satisfaction passagère, tandis que ceux-ci procurent d'impérissables avantages, et non seulement dans l'avenir, mais encore au moment même.

Que serait-ce, dites-moi, si, laissant de côté tout autre intérêt, public ou privé, nous nous entretenions constamment des lois divines, à table, dans l'agora, dans toutes nos autres réunions ? Si tel était l'objet de nos pensées, nous ne dirions jamais rien de dangereux, rien de nuisible, nous ne serions pas même entraînés à pécher comme malgré nous; en butte à la tristesse, nous pourrions en affranchir notre âme et repousser cette ardente préoccupation qui nous fait sans cesse nous demander les uns aux autres : L'empereur est-il instruit de ce qui s'est passé ? est-il bien irrité contre nous ? a-t-il prononcé sa sentence ? quelqu'un s'est-il présenté pour intercéder en notre faveur ? serait-il possible que le prince consentit à détruire de fond en comble cette grande et populeuse cité ? De tout cela, comme de toute crainte semblable, reposons-nous sur Dieu, ne songeons qu'à remplir ses préceptes. C'est le moyen d'en finir avec nos sollicitudes; et, s'il en est seulement dix parmi nous qui suivent la voie droite, ces dix seront bientôt vingt, puis cinquante, puis cent, puis mille, toute la ville enfin. De même que, lorsqu'on a dix flambeaux allumés, on peut aisément inonder de lumière toute une maison; de même, dans les choses spirituelles, donnez-moi seulement dix hommes au cœur droit, et la ville entière sera bientôt un vaste foyer qui nous donnera lumière et sécurité. Non, la flamme matérielle venant à tomber sur son aliment ne se communique pas au bois qui l'avoisine avec autant de puissance que le feu sacré de la vertu qui, s'allumant dans un petit nombre d'âmes, gagne de proche en proche toute une cité.

Faites que je puisse me glorifier en vous, et dans la vie présente, et dans le siècle à venir, alors que chacun devra rendre compte des talents qui lui furent confiés. Je regarderai mes travaux comme suffisamment récompensés si la vertu vous entoure de son auréole; que je vous voie pratiquer la piété, et je n'en demande pas davantage. Venez-en donc à ce que je vous disais hier, à ce que je ne cesserai de vous dire, aujourd'hui, demain et toujours : infligez une amende aux blasphémateurs, une amende qui nous enrichit au lieu de nous appauvrir; disposez vos âmes comme si vous étiez sur le point d'avoir à fournir la preuve de votre gain spirituel. Je veux faire en sorte de prolonger mon discours auprès de chacun de vous, même après que celui-ci sera terminé, dans l'espoir de vous amener à la vertu par la persistance de mes paroles. Si je vois un blasphémateur, je tenterai les derniers efforts pour le corriger de ses désordres, par mes représentations, mes reproches, mes invectives, s'il le faut, jusqu'à ce qu'il soit entièrement affranchi de sa mauvaise habitude. Mieux vaut, en effet, se corriger ici-bas que d'être, au jour de la justice, à la face de l'univers, couvert de confusion, puni d'un supplice éternel, après avoir vu ses péchés manifestés aux yeux de tous les hommes. Mais à Dieu ne plaise qu'un seul de ceux qui sont présents à cette sainte assemblée, subisse cette honte ! Puissions-nous, en réformant nos mœurs à l'exemple de nos pères dans la foi, en réunissant des fruits abondants de vertu, mériter de quitter la terre avec confiance, par la grâce et la bonté de Jésus Christ; par qui et avec qui gloire au Père, en union avec le saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.